

SIX PORTRAITS XL

- « Cavalier prend la caméra comme on se saisit d'un stylo. Il filme comme l'on respire. » Le Monde
- « Un plaisir communicatif à vivre, à regarder et à écouter. » Les Cahiers du cinéma
- « Cavalier s'empare des passions et obsessions de ses modèles et coud sur mesure des portraits poétiques. » Trois couleurs
- « Son bonheur est d'attraper la vie comme elle vient. Sensuel, attentif, fraternel, transgressif, il voudrait pouvoir tout filmer, surtout ce qu'on ne montre jamais. » Le Figaro
- « Alain Cavalier aime l'humain et il le prouve avec ses portraits long format. » A nous Paris
- « La touche Cavalier est intacte. Elle est toujours aussi émouvante, bienveillante. » Les inrockuptibles
- « Cavalier observe avec une familiarité tranquille, une curiosité douce et profonde, un intérêt fraternel pour les personnes, intrigué et amusé devant les surprises parfois saugrenues de la vie. » Le Figaroscope
- « Des portraits simples et touchants signés par un grand cinéaste épris du quotidien. » Télérama
- « Six portraits maison, tournés de façon artisanale et admirablement détournés du « journal filmé ». Résultat : Des miniatures qui résument délicatement un homme et livrent son petit monde. » Le Canard Enchaîné
- « On est bluffé. Vibrant et humain ! » L'Humanité
- « Cavalier observe en complice bienveillant, parfois jusqu'à s'émerveiller d'un détail, d'un mot, d'un instant qu'il qualifie alors de « somptueux ». » Libération
- « Des moments de grâce à l'état pur.
Ces mini épopées procurent un bonheur extra-large. » Première
- « Cavalier n'arrête pas de nous émouvoir, il nous émerveille. » RFI
- « Ces petites pépites célèbrent la vie ! » Culturopoing
- « Alain Cavalier a inventé une forme de cinéma. Des scènes extraordinairement humbles avec énormément de poésie. C'est merveilleux. » France culture
- « L'abandon de la fiction ne vaut pas renvoi du cinéma. Le réel permet les pas de côté qui permettent de saisir l'essence de cet art. » Positif
- « Cavalier touche au plus près de l'humain, ouvre des abîmes, met à jour des vérités, honore le métier de cinéaste. » Avant-Scène cinéma
- « Cavalier nous rend compte avec délicatesse, bienveillance et avec simplicité les « petites choses », il nous communique son plaisir de cinéaste. C'est ça, la magie Cavalier. » Chacun cherche son film
- « Par la puissance de son regard, le cinéaste transforme ces parfaits inconnus en amis. » Revues-Etudes
- « Des moments d'intimité partagés qui font ressentir le poulx de l'existence. » La Croix

SIX PORTRAITS XL

Cavalier touche au plus près de l'humain, ouvre des abîmes, met à jour des vérités, honore le métier de cinéaste.

Traversée au long cours avec Alain Cavalier qui présente ses trois diptyques les 17, 24 et 31 octobre. Extraits du journal filmé qu'il tient depuis 1993, ils suivent six personnages sur des périodes de quelques semaines à plusieurs années. Léon et Guillaume sont des commerçants. Léon est un petit cordonnier qui s'apprête à fermer sa boutique, dans le quartier de Paris où habite le cinéaste. Ce portrait est le plus beau, le plus harmonieux, le plus émouvant de ces six films. Là, dans un espace minuscule, au plus près d'un homme chaleureux, Cavalier atteint la perfection dans le montage, le choix des angles, des rencontres humaines et esthétiques. Le portrait de Guillaume le pâtissier, est plus lisse, moins surprenant. Jacquotte et Daniel sont débordés par leurs passions. Pour Jacquotte, filmée pendant quinze ans, ce sont les objets d'une maison de famille qu'elle est incapable d'abandonner, tandis que son mari, le grand médecin Yves Pouliquen, la regarde avec une distance bienveillante. Pour Daniel, les troubles obsessionnels compulsifs envahissent son quotidien de célibataire, de comédien et de metteur en scène sans grands succès. Le troisième diptyque chronique des « réussites ». Philippe Labro est saisi dans l'intimité d'une longue journée d'interviews télévisées, journée « marathon » selon Cavalier. Bernard Crombey, est suivi pendant dix ans dans un seul en scène théâtral qu'il promène de succès en succès. Comme tous les « portraits » dont il est l'auteur depuis trente ans, Cavalier touche au plus près de l'humain, ouvre des abîmes, met à jour des vérités, honore le métier de cinéaste.

René Marx

SIX PORTRAITS XL

Ces petites pépites célèbrent la vie !

... Le réalisateur semble faire sienne en se filmant dans un rapport d'intimité, voire de contiguïté, avec ses protagonistes. Présent dans le hors-champ visuel et sonore, il se représente comme un cinéaste interventionniste, qui parle à ses amis – peu, certes, mais tout de même assez pour ne pas se faire oublier.

Le tutoiement, la connivence et la complicité font une place à l'absent, qui surgit parfois dans le reflet d'un miroir (« Daniel », « Philippe », « Léon »), avec sa caméra légère qui tourne la scène que nous voyons. Ce dispositif de mise en abyme imbrique donc l'autoportrait dans le portrait, à la manière d'un Van Eyck signant son œuvre d'un « Johannes fuit hic ». Apparemment très simple, le dispositif révèle sa complexité à la faveur de ces jeux de miroirs qui pointent de l'œil la place que nous croyons occuper, nous spectateurs, et qui nous est renvoyée comme illusoire par l'image où apparaît le portrait de l'auteur. La réflexion esthétique du réalisateur dépasse le côté brut et rugueux de l'image documentaire spontanée. Avec son refus d'idéalisation des personnages, tous filmés de près, le réalisateur est attentif à tout ce qui peut surgir dans le cadre, l'inattendu comme le familier. L'image sans filtre, les cadrages frontaux et les effets de zoom brutaux peuvent parfois rebuter. Le refus de mise en scène et d'esthétisation est dépassé par un travail de montage qui retravaille le réel pour donner l'impression d'être dans l'intimité de ces personnages, peu ou prou amis du réalisateur. Ici s'exprime de nouveau le goût singulier d'Alain Cavalier pour les inserts sur les mains, les visages, les objets. Ce type d'échelle revêt la signification inquiétante d'un découpage méticuleux des corps et des biens, quand il croise des préoccupations sur la mort.

Inquiétude qui serait presque liée à l'absurde de la condition humaine, que chacun tente de déjouer en comptant (les recettes, les années, les minutes qui séparent de l'entrée en scène) et répétant (les mots, les gestes, les rôles). Toujours recommencer, comme si le temps s'était arrêté. Pourtant nous saisissons les indices de la transformation : nous voyons les personnages vieillir (Daniel), grandir (la fille de Bernard), se résigner (à vendre, à arrêter de travailler). La citation attribuée à Einstein que Philippe répète comme un mantra pourrait résumer ironiquement le principe de non-altération qui se dégage en filigrane de ces portraits : "Insanity is doing the same thing over and over again, but expecting different results". Pourtant, au terme de son parcours de 50 minutes, la caméra montre que quelque chose a changé dans la vie de chacun et le que non seulement le hasard, mais aussi le temps produisent des modifications.

Ainsi, ces six portraits font vivre la matière. Ce sont les cheveux de Jacquotte dont Alain Cavalier dit qu'ils sont beaux, et dont la lumière rappelle les soieries brodées du sofa et les tapisseries ; c'est le cuir des chaussures que Léon répare et qui portent la trace intime des pieds qui les ont formées à leur empreinte ; c'est encore le bleu saphir de la chevalière d'étudiant de Philippe, qui garde prisonnier un rayon de lumière ; c'est la pâte que malaxe Guillaume ou la ganache qu'il émulsionne ; c'est le grattage de « Rapido » de Daniel. Et enfin, c'est la mise en bouche des mots par Bernard qui prépare son spectacle Motobécane. L'attention à la matérialité des corps et à la façon dont le son, la lumière, la matière se transforment, voilà ce qui condense tout le prosaïsme et la poésie de ces 6 Portraits XL, modestes, savoureux et attachants. Soient six portraits en mode mineur selon que l'on est une célébrité, en mode majeur selon que l'on est un inconnu. Ces petites pépites célèbrent la vie.

SIX PORTRAITS XL

Un plaisir communicatif à vivre, à regarder et à écouter.

Comme au temps des échoppes photographiques offrant leurs services aux particuliers, tout le monde peut se faire tirer le portrait par Alain Cavalier. La caméra du cinéaste, depuis longtemps débarrassée des lourdeurs financières et administratives de la production, est un outil démocratique ne regardant pas au rang de celui ou celle qu'elle suit, qu'il s'agisse de Léon (Madhazadjan, cordonnier haut en couleur) ou de Philippe (Labro, journaliste vedette). Ces six nouveaux portraits font suite à ceux qu'Alain Cavalier avait consacrés à des femmes au travail à la fin des années 80 et à des proches dans *Vies* (2000), s'interrogeant à nouveau sur la façon dont un corps prend forme et se confond avec une pratique, une façon de parler, un espace. Parfois tout cela à la fois, comme Léon, le cordonnier dont on suit les dernières semaines d'activité avant la retraite. Du poste de travail au minuscule recoin qui l'accueille pour la sieste, la boutique de Léon semble être un assemblage de volumes habitables par lui seul, avec ses mains déformées par le travail du cuir et sa voix de faux acariâtre ; les espaces jouent parfois comme des autoportraits de ceux qui les habitent. Dans le cas de Daniel, le comédien atteint de TOC, c'est d'autant plus vrai qu'on le voit organiser son appartement devant nous, selon des rituels laborieux et vains. Les quelques pièces de ce vieux garçon débordent d'objets qui sont autant d'histoires et de portes d'entrée vers sa psyché. Tout comme la maison des parents de Jacquotte, dont celle-ci rechigne à retrancher le moindre bibelot, et que l'on voit se délabrer au fil des années.

Si ces portraits sont « XL », c'est autant par leur durée (près d'une heure pour chacun, bien plus que les précédents portraits réalisés par le cinéaste) que par la période qu'ils couvrent, de 1995 à 2016. Et si certains portraits se concentrent sur une période courte (la retraite de Léon en 2006, l'ouverture de la boulangerie de Guillaume en 2016), la plupart suit les personnes sur des années. Comme Bernard le comédien d'abord à la peine, dont on voit le spectacle devenir peu à peu un succès remplissant les salles. À la marge, le portrait devient aussi celui des témoins discrets de ce passage du temps, la fillette de Bernard l'accompagnant par exemple dans le succès de sa pièce tout en devenant une jeune adulte. Comme des marqueurs de ces tours d'horloge, certains plans des portraits reviennent à l'identique : Daniel en contre-plongée qui accueille Alain Cavalier à la porte de son appartement,

les cheveux de plus en plus grisonnants, ou Jacquotte dans son éternelle robe bleue de plus en plus défraîchie et de moins en moins bleue visitant les recoins de la maison (et de la mémoire) familiale. Sur une dizaine d'années, on constate la permanence du protocole de la relation entre le filmeur et son sujet, mais on assiste aussi à l'évolution discrète de la manière Cavalier. D'abord parce que les portraits chroniquent en passant les changements plastiques des images familiales, dans la mesure où le réalisateur change de caméra au cours du temps (passant de la mini DV à la HD), parfois au sein même d'un portrait. Mais aussi parce que le regard d'Alain Cavalier se déplace vers toujours plus de sensualité, plus de gros plans, à la recherche (du secret) de la matière dont sont faits les hommes et leurs choses. À l'affût des détails et des sensations, le portraitiste dévore de la caméra la pâte que prépare Guillaume le boulanger, ou laisse échapper un « l'odeur ! l'odeur ! » tandis qu'il filme les cierges de communion sans âge des parents de Jacquotte. Chaque objet et chaque sensation correspondante, dans le portrait de cette amie de longue date, est d'ailleurs l'occasion de l'émergence d'un souvenir enfoui.

La balade proustienne dans la mémoire de Jacquotte glisse insensiblement vers le rituel macabre, comme le souligne le motif récurrent des oiseaux : il y en a d'abord un, défaillant, que le cinéaste et son amie décident de laisser mourir en paix, puis il y a ceux, terrifiants et poussiéreux, que les parents de Jacquotte avaient fait empailler, et enfin des squelettes cachés dans les cheminées démontées. L'appétit insatiable de Cavalier pour la matière a son revers morbide, qui fait de ces portraits autant de vanités. Ce que filme le cinéaste s'avère par-dessus tout périssable, qu'il s'agisse des choses ou des entreprises humaines. C'était déjà la leçon des premiers portraits, mais aussi d'*Irène*, sanctuaire pour la femme aimée : le cinéma conjure sinon la mort, du moins l'oubli (d'un métier ou d'une personne). Aucun mysticisme pourtant dans le regard de Cavalier, en tout cas aucun au-delà visé. *Le Paradis* est sur terre, comme il l'a déjà montré, ce qui rend d'autant plus précieux le moindre témoignage de la grâce quotidienne. Tel Jacquotte, pour qui se débarrasser des souvenirs de ses parents reviendrait à redoubler leur mort, Alain Cavalier collectionne les moments de sa vie (et de celle des autres) qui constituent son trésor personnel. Ce sont eux qui lui

permettent de regarder la mort sans cligner de l'œil.

C'est d'ailleurs parce qu'il n'a pas pu mener à bien un projet de film où il se mettait en scène mourant qu'Alain Cavalier a décidé de fabriquer ces portraits, à partir des centaines d'heures de rushs qui constituent son journal filmé. De fait, ces films ont aussi valeur d'autoportrait, le cinéaste pouvant apparaître soudain dans un reflet, et en permanence par sa voix, allant parfois jusqu'à se livrer à ceux qu'il filme. Ainsi à Léon, auquel il apprend la mort de sa mère le matin même, ajoutant : « Ça me fait du bien de vous le dire. » Il s'agit toujours (et c'était déjà le cas de *Pater*) de montrer le rapport du cinéaste à ce qu'il filme, soit par contraste (l'obsessionnel Daniel face à l'hédoniste Cavalier), soit par analogie (Jacquotte qui entasse les souvenirs dans son grenier, Cavalier dans sa caméra). L'impureté apparente du portrait permet un rééquilibrage de la relation filmeur/filmé, par cette vulnérabilité revendiquée (puisque'il est aussi en scène) du filmeur. C'est la condition nécessaire pour que les gens se livrent à la caméra, en toute conscience de ce qu'ils donnent au filmeur. Daniel l'appelle pour lui signaler un moment à filmer, ou encore Jacquotte, fouillant son grenier, souligne que « c'est ça

qui plaît à Alain ». Les sujets des portraits ne se montrent peut-être pas tels qu'ils sont en l'absence de spectateur (ça n'aurait pas de sens), mais tels qu'ils sont en présence d'Alain Cavalier, caméra ou non, tant il a réussi à en faire le prolongement naturel de sa personne. L'aversion non dissimulée du cinéaste pour ceux qui jouent la comédie devant la caméra est comme contrecarrée. Son caractère amène, autant capable d'empathie qu'impossible à intimider, lui permet de recueillir toutes les paroles, comme un confesseur, comme un ami. Et ce caractère, présent partout dans

les portraits et qui lui permet de filmer la mort et la vie avec la même simplicité, transmet un plaisir communicatif à vivre, à regarder et à écouter. ■

SIX PORTRAITS XL

France, 2017

Réalisation : Alain Cavalier

Montage : Emmanuel Manzano, Françoise Widhoff

Production : Michel Seydoux, Camera One

Distribution : Tamasa

Léon & Guillaume : 1h44, sortie le 17 octobre

Jacquotte & Daniel : 1h41, sortie le 24 octobre

Philippe & Bernard : 1h43, sortie le 31 octobre

SIX PORTRAITS XL

Par la puissance de son regard, le cinéaste transforme ces parfaits inconnus en amis.

■ Alain Cavalier est le précieux phénix du cinéma français : né en 1931, il a commencé au début des années 1960 en tournant des fictions avec des vedettes, Alain Delon, Romy Schneider, Catherine Deneuve, avant de rompre avec l'industrie et le *star-system*. Le sidérant autoportrait en deuil de *Ce répondant ne prend pas de message* ouvrait en 1978 à un cinéma plus personnel, avant une nouvelle renaissance, dans les années 1990, apportée par l'avènement des petites caméras vidéo. À travers ces métamorphoses, il n'a jamais cessé de creuser la forme cinématographique du portrait, de *Thérèse* (1986), fiction sur la carmélite de Lisieux, à l'expérience ludique et politique proposée à l'acteur Vincent Lindon (*Pater*, 2011), en passant par la série de splendides courts-métrages sur des artisanes au travail, *Vingt-quatre portraits* (1987-1991). Dans le prolongement de *Vies* (2000), ces *Six portraits XL*, qui sortent en trois séances successives, sont à suivre comme un feuilleton. Non qu'un personnage y revienne de film en film (même si le spectateur de *Vies* reconnaîtra en marge de *Jacquotte* le chirurgien qu'il avait vu donner sa dernière opération des yeux), mais parce que, par la puissance de son regard, le cinéaste transforme ces parfaits inconnus en amis de quiconque a passé avec eux ces heures, jours ou même années, condensés en cinquante minutes. *Léon*, le cordonnier bientôt à la retraite qui liquide sa boutique minuscule remplie jusqu'à la gueule de clous, outils, semelles et chaussures oubliées semble offrir un décor déjà réduit aux dimensions du cadre. L'apparition de son épouse, ainsi qu'un bref moment de sommeil, donnent l'impression qu'une vie entière peut en effet tenir dans un seul espace, qui est aussi celui du film.

Jacquotte et *Daniel* constituent la part à la fois la plus poignante et la plus théorique de l'ensemble. La première revient d'année en année farfouiller dans sa maison d'enfance inoccupée, pleine d'objets anciens. Quand elle doit se résoudre à vendre, *Jacquotte* rapatrie au grenier tout un bric-à-brac qu'elle visite à son tour, trie, commente, se baignant dans un passé à chaque fois reconfiguré. Étrange manège qui parfois frôle la manie, mais que nul autre mieux que Cavalier ne pouvait comprendre, lui dont tout le cinéma prouve qu'archiver le passé, c'est déjà le transformer. L'autre ami, Daniel Isoppo, acteur et cinéaste (mort en 2018), vit de manière précaire, envahi moins par les objets que par des troubles compulsifs qui lui font vérifier maintes fois que l'eau ou l'électricité sont bien fermées avant de sortir. Cavalier filme avec la même patience attentive ces idiosyncrasies et celles de Philippe (Labro), ami célèbre, affairé à confectionner des entretiens télévisuels préparés par son équipe et de filer en voiture vers d'autres rendez-vous, dans une frénésie intellectuelle qui, on le sent, attire le filmeur. L'art de Cavalier consiste à se tenir sur le seuil de l'autoportrait, de la projection dans l'autre – il penche mais sait combien il serait dangereux d'y tomber. Quand Bernard Crombey, l'acteur qu'il a filmé dans le *Plein de super* en 1976, est sur le point d'entrer sur scène pour son monologue *Motobécane*, le cinéaste ne peut s'empêcher de murmurer de derrière la caméra qu'il aimerait être à sa place. Il faut prendre avec recul ce désir furtif et vrai, parce qu'en réalité, Cavalier se sait on ne peut mieux à sa place, juste assez envieux pour magnifier ces autres vies que la sienne.

SIX PORTRAITS XL

Cavalier observe avec une familiarité tranquille, une curiosité douce et profonde, un intérêt fraternel pour les personnes, intrigué et amusé devant les surprises parfois saugrenues de la vie.

CADEAUX DE LA VIE

ALAIN CAVALIER SIGNE UNE SÉRIE DE « SIX PORTRAITS XL ». SIX PERSONNAGES CONNUS OU INCONNUS, AMENÉS PAR LA VIE DEVANT SA CAMÉRA, ET FILMÉS AVEC AUTANT D'ATTENTION QUE DE NATUREL.

PAR **MARIE-NOËLLE TRANCHANT**
mntranchant@lefigaro.fr

Sa caméra donne une direction au regard : un visage, un geste, un objet, un détail imprévu apporté par la réalité. Sa voix entre dans le champ, par instants, marquant la présence discrète et attentive du filmeur. Le reste appartient aux sujets



SIX PORTRAITS XL

Films d'Alain Cavalier.

DURÉE :

trois programmes comportant chacun deux portraits (chaque programme environ 1 h 40).

de ces portraits en action signés Alain Cavalier. Six personnages dans leur univers particulier. Léon, cordonnier depuis quarante-six ans, vit ses derniers mois de labeur, Jacqueline, filmée de 1995 à 2009, s'arrête chaque été dans la maison de son enfance, inhabitée mais intacte, pour retrouver son passé. Philippe (Labro) ou Bernard (Crombey), vivent dans le monde du spectacle. On les connaît, mais Alain Cavalier les observe avec la même familiarité tranquille que les inconnus, une curiosité douce et profonde, un intérêt fraternel pour les personnes, intrigué et amusé devant les surprises parfois saugrenues de la vie. Ils font partie de son journal intime. « *L'attention à l'autre, c'est un outil, comme la caméra* », dit le cinéaste. ■

SIX PORTRAITS XL

La touche Cavalier est intacte. Elle est toujours aussi émouvante, bienveillante.

En six nouveaux portraits, le cinéaste demeure au cœur de sa pratique : filmer le passage du temps.

**“TU PENSES QU’IL NE FAUT PAS
LE FILMER ÇA ? – Bah je sais pas moi,
ça intéresse pas, enfin tu verras bien...”**

Léon, cordonnier parisien, n’a pas l’air de bien comprendre mais il autorise la caméra à filmer son repas du midi. De toute manière, peu importe puisque l’image pourra être “enlevée”. Pourtant elle est là, sous nos yeux. De l’autre côté, on sent avec quel plaisir Alain Cavalier capture en gros plan le plat fumant de lentilles saucisses. Rien d’exceptionnel a priori, mais c’est bien là, dans cette façon de transformer la nourriture en trophée du quotidien, que réside la beauté de son cinéma.

C’est avec ses *24 portraits*, édités en 1987 et 1991, que Cavalier range son cinéma de fiction au placard. Celui qui aime se définir comme un “*amateur de visages, de mains et d’objets*” fait de sa caméra DV son unique outil ; et des commissures du réel, qu’il s’amuse à modeler, son unique acteur. Portant le nom des professions des femmes filmées (la matelassière, la dame-pipi...), ces vingt-quatre pastilles d’une vingtaine de minutes s’offrent comme les archives précieuses de rencontres qu’il fallait “garder de l’oubli”.

Pour sa nouvelle série de portraits, Alain Cavalier élargit le spectre. Désormais, le prénom des filmés a remplacé le nom des métiers désuets, le format s’est allongé. Les échanges complices, l’imprévisibilité du réel, ses cocasseries, la dévotion du cinéaste pour ses acteurs éphémères, filmés chez eux

ou au travail... la touche Cavalier est intacte. Elle est toujours aussi émouvante, bienveillante. Une donnée temporelle s’est ajoutée et l’on passe, en une fraction de seconde, de l’année 1995 à 2000, de 2006 à 2016... L’effet est vertigineux, les marques du temps s’impriment instantanément sur les visages.

Dans le fond, Cavalier n’a jamais fait que ça : filmer l’empreinte du temps. Jacquotte, qui inaugure la deuxième série des *Six portraits XL*, est aussi une obsessionnelle de la mémoire. Régulièrement, elle se rend dans sa maison d’enfance. Rien n’a bougé : les armoires, le linge, la vaisselle, les papiers peints défraîchis, la malle à jouets pleine, les coupons de nourriture d’après-guerre qui ont résisté. Comme on se rend au cimetière pour fleurir la tombe d’un être aimé, Jacquotte a fait de cette bâtisse son sanctuaire. A la manière d’une restauratrice de musée, l’élégante dame cajole ses souvenirs, de peur de les voir disparaître : “*Si on touche à cette maison, on va changer tout.*” “*C’est ta vie qui va changer*”, lui répond Cavalier. “*Faut pas y toucher dans l’état où elle est*”, ajoute-t-elle. Cette maison du souvenir est aussi celle de Cavalier, de son cinéma qui, au détour d’un plan, fixe les visages de Léon, Guillaume, Jacquotte, Daniel, Philippe et Bernard pour que leur vie, elle aussi, échappe à l’oubli. **Marilou Duponchel**

Six portraits XL : 1 Léon, Guillaume (Fr., 2018, 1h44), **2 Jacquotte, Daniel** (Fr., 2018, 1h41), **3 Philippe, Bernard** (Fr., 2018, 1h43)

SIX PORTRAITS XL

Des moments d'intimité partagés qui font ressentir le pouls de l'existence.

Extraits d'un journal filmé entrepris en 1993, cette série documentaire confirme le talent de portraitiste du réalisateur de Thérèse.

Démouvants instants de vie

Produits par Michel Seydoux, déjà présentés dans plusieurs festivals, ces portraits n'attendaient plus qu'un distributeur pour être visibles en salles, pour le plus grand plaisir des spectateurs. Car l'art d'Alain Cavalier de filmer ses personnages au plus près dans la trivialité de leur quotidien et à saisir d'émouvants instants de vie n'est plus à démontrer. Il s'y était déjà adonné avec talent dans ses 24 portraits réalisés pour Arte en 1987 et 1991 sur des femmes exerçant des métiers oubliés ou plus récemment dans Vies (2000).

Une rencontre avec Alain Cavalier

Moins construits, plus vibrants d'émotions et de partage, ceux-ci correspondent davantage à la volonté du cinéaste de filmer la vie tout simplement, pour le plaisir de filmer et d'être une sorte de témoin de son temps. « L'attention à l'autre, c'est un outil, comme la caméra. Échanger. Partager. Sans cesse. La personne que je filme, qui elle-même a un travail, découvre que je travaille aussi, toujours là, toujours prêt à enregistrer. Ça crée une fraternité, une rapidité d'échange et, au fil du temps, je reçois de ceux qui sont devant mon objectif une série de gestes et de paroles qui sont le sel de mes films. »

Léon et Guillaume

Dans ce premier volet, sorti le mercredi 17 octobre, on suit Léon et Guillaume, deux artisans parisiens. Le premier, arménien fort en gueule mais au grand cœur, est sur le point de fermer sa boutique après 46 ans de bons et loyaux services. Le second, un boulanger-pâtissier d'une quarantaine d'années pétri d'ambitions, quitte sa boutique pour tenter avec sa famille une nouvelle aventure à Rueil-Malmaison.

Deux personnalités, deux générations et deux manières de filmer. L'un tire avec pudeur les leçons de toute une vie consacrée à son travail dans la même boutique où se sont accumulés les vestiges d'un temps passé qu'il faut désormais liquider. L'autre, filmé quelques jours avant l'ouverture de son nouveau magasin, peaufine ses préparatifs jusqu'à l'obsession, la nervosité gagnant au fil des heures. Des moments d'intimité partagés qui font ressentir le pouls de l'existence.

Céline Rouden

SIX PORTRAITS XL

Son bonheur est d'attraper la vie comme elle vient. Sensuel, attentif, fraternel, transgressif, il voudrait pouvoir tout filmer, surtout ce qu'on ne montre jamais.

Six portraits XL, découverte de personnages connus ou inconnus

Alain Cavalier signe une série de portraits de personnes connus ou inconnus, amenés par la vie devant sa caméra, et filmés avec autant d'attention que de naturel.

Sa caméra donne une direction au regard: un visage, un geste, un objet, un détail imprévu apporté par la réalité. Sa voix entre dans le champ, par instants, marquant la présence discrète et attentive du filmeur. Le reste appartient aux sujets de ces portraits en action signés Alain Cavalier.

Six personnages dans leur univers particulier. Léon, cordonnier depuis quarante-six ans, vit ses derniers mois de labeur, Jacquotte, filmée de 1995 à 2009, s'arrête chaque été dans la maison de son enfance, inhabitée mais intacte, pour retrouver son passé. Philippe (Labro) ou Bernard (Crombey), vivent dans le monde du spectacle.

On les connaît, mais Alain Cavalier les observe avec la même familiarité tranquille que les inconnus, une curiosité douce et profonde, un intérêt fraternel pour les personnes, intrigué et amusé devant les surprises parfois saugrenues de la vie. Ils font partie de son journal intime. «L'attention à l'autre, c'est un outil, comme la caméra», dit le cinéaste.

Marie-Noëlle Tranchant

Le Monde

SIX PORTRAITS XL

Cavalier prend la caméra comme on se saisit d'un stylo. Il filme comme l'on respire.

Les six portraits présentés ici, appariés et proposés en trois programmes distincts, sont les fruits de ce « diarisme » documentaire. Souvent tournés sur plus d'une décennie, ils mélangent le charme de l'instantané au temps long de la relation poursuivie. Cavalier s'y attache à des figures très diverses, anonymes ou publiques, laborieuses ou vacantes, intempestives ou secrètes, dont il observe à travers le temps la permanence ou le changement.

Souvent tournés sur plus d'une décennie, ces portraits mélangent le charme de l'instantané au temps long de la relation poursuivie

Les deux premiers films s'inscrivent dans une série au long cours sur les artisans au travail, entamée par Cavalier dans les années 1980, et se répondent par leur symétrie : Léon, vieux cordonnier rouspéteur, s'apprête à fermer boutique et à solder cinquante ans d'existence, tandis que Guillaume, jeune boulanger perfectionniste, se jette à corps perdu dans l'ouverture d'un nouveau magasin. Une fin et un commencement.

Viennent ensuite deux profils rêveurs : Jacquotte, dame élégante qui visite chaque année les fétiches figés de son enfance dans une maison familiale à l'abandon, et Daniel, vieux garçon qui tourne en rond dans son appartement croulant sous les collections de disques. Les deux derniers volets concernent des hommes de spectacle : le journaliste Philippe Labro, filmé lors d'une longue journée de tournage pour une émission, et le comédien Bernard Crombey, ami du cinéaste, qui avait joué dans son film *Le Plein de super* (1976), suivi au fil d'une tournée théâtrale s'étalant sur dix ans.

Un regard amoureux

La beauté de ces moyens-métrages (en moyenne cinquante minutes) tient d'abord à la proximité qu'Alain Cavalier établit avec chacun de ses personnages, déposant sur eux un regard amoureux qui n'empêche pas la lucidité, ni même une certaine cruauté. De cette approche se dégage une éthique du portrait : chaque personne dépeinte n'existe pas seulement en soi, mais se prolonge dans la petite galaxie d'objets et de proches qui l'entourent. La caméra tressillante de Cavalier s'approche des petites choses qui leur sont chères – outils du cordonnier, pétrin du boulanger – comme pour les toucher du regard.

Par moments, c'est Alain Cavalier en personne qui, au détour d'un miroir, surgit dans le champ, sa caméra vissée au visage, comme Van Eyck se peignant en miniature dans ses *Epoux Arnolfini*. Et l'on comprend alors que l'art du portrait ne saurait se suffire à lui-même, s'il ne contenait dans ses angles morts quelque chose d'un autoportrait.

Mathieu Macheret

SIX PORTRAITS XL

On est bluffé. Vibrant et humain !

SIX PORTRAITS XL – 1

Alain Cavalier

France, 2017, 1h44

Travail. Premier volet d'un triptyque sur des individus singuliers signé Alain Cavalier, jadis cinéaste de fiction classique, puis devenu un grand documentariste de l'intimité. On est bluffé par ces chroniques simples souvent tournées sur plusieurs années. Dans la première, deux artisans : Léon, un cordonnier d'origine arménienne ; et Guillaume, un jeune boulanger-pâtissier ambitieux. Le plus truculent est naturellement le plus âgé, Léon, qui, à l'aube de la retraite, ouvre à Cavalier sa boutique-capharnaüm avec une générosité bourrue et une gouaille inépuisable. L'autre tableau, c'est celui de Guillaume, dont on suit pas à pas l'installation de la nouvelle boulangerie en banlieue parisienne, avec ses incertitudes et ses espoirs. Vibrant et humain.

Vincent Ostria



SIX PORTRAITS XL

Alain Cavalier, la beauté du geste

Cavalier observe en complice bienveillant, parfois jusqu'à s'émerveiller d'un détail, d'un mot, d'un instant qu'il qualifie alors de «somptueux». Sa caméra dévie régulièrement de la parole vers les corps et les gestes ; vers les mains, surtout, mais aussi les bouches (celle de Labro, plusieurs fois en gros plan), les pieds (le film sur le cordonnier annonçant les divers plans où quelqu'un se chausse) ou les nuques.

C'est la quotidienneté même de ces gestes qui l'intéresse, leur répétition parfois inconsciente, ou fruit d'un savoir d'artisan, ou pathologique (les TOC de Daniel). Le filmeur étant alors celui qui sait rendre par son seul regard une valeur singulière à tout ce qui constitue la vie ordinaire de chacun. Cela vaut aussi pour les objets - outils et machines de l'artisan, fétiches amassés le long d'une vie, collections où se cristallisent les passions et les obsessions - et pour les lieux où se concentre le travail, où s'égrenent une vie, où s'entasse le passé.

Les films les plus beaux sont ceux où ce rapport aux gestes, aux choses et aux lieux atteint un point de rupture, physique, psychique ou sentimental : Léon, qui va cesser de travailler, abandonner son atelier, libérer ses mains de mouvements mille fois réitérés ; Jacquotte, qui doit vendre sa maison familiale, son sanctuaire, son mémorial ; Daniel, dont les TOC ont rendu maladifs son utilisation des objets et ses actes les plus familiers.

Dans ces six portraits, Cavalier filme des suites de premières et de dernières fois, saisies dans le flux du présent ou, au contraire, soulignées par des ellipses qui marquent les sautes du temps aussi bien que la perpétuation d'un travail ou d'un rituel. Labro cite à plusieurs reprises cette phrase d'Albert Einstein : «La folie, c'est de faire toujours la même chose et de s'attendre à un résultat différent.» D'une certaine façon, le plus simplement du monde, Cavalier montre le contraire : malgré les apparences, dans la répétition tout recommence et s'achève à chaque fois, tout est mort et renaissance.

SIX PORTRAITS XL

L'abandon de la fiction ne vaut pas renvoi du cinéma. Le réel permet les pas de côté qui permettent de saisir l'essence de cet art.

ALAIN CAVALIER SE PLAÎT à affirmer qu'il n'a jamais été moins cinéaste que lorsqu'il filmait des stars dans des œuvres de fiction. À ses yeux, l'artificialité du scénario et l'éclipse du personnage par le comédien vedette instaurent un jeu mensonger entre la fiction et l'incarnation, verrouillant l'accès à la vérité de l'être et dévoyant sa sincérité d'artiste. Depuis sa renonciation au cinéma conventionnel, l'homme fait du moment précieux de la rencontre avec l'autre la matière d'une œuvre qui n'a besoin, pour sa composition, que d'une caméra numérique et du regard du « filmeur » – comme vecteur de relation.

Depuis 1987 et le premier volet de ses *24 Portraits*, Cavalier, à la manière du Pierre Michon des *Vies minuscules*, cherche, dans ses courtes évocations d'hommes et de femmes engagés dans l'expérience de leur vie, à conserver la mémoire de gestes ou d'affects, en un mot une singularité à laquelle l'extrême attention confère les traits d'une universalité humaine. Avec ses *Six Portraits XL*, de 50 minutes chacun, le cinéaste accède à une autre dimension de l'exercice, dont le moindre des apports n'est pas la réintroduction d'un certain langage dramaturgique dans l'exploration des parcours individuels.

La durée substantielle des films ne permet pas seulement d'approfondir la connaissance de Léon, Daniel ou Bernard. L'usage concerté d'une temporalité resserrée sur une journée (Philippe) ou dilatée sur un mois (Léon), sur dix ans (Bernard), voire sur quatorze (Jacquotte) définit à chaque reprise l'économie d'un documentaire empreint d'une présence dramatique capable de faire éclore des personnages, dépositaires d'une authentique puissance narrative. Comme dans ses œuvres précédentes, Cavalier filme des hommes et une femme dans leur activité : un métier dans le cas du cordonnier Léon, du journaliste Philippe, du comédien Bernard et du boulanger Guillaume, l'activité à temps plein de la névrose chez Daniel et Jacquotte.

Mais la technique et le savoir-faire n'acquièrent du sens qu'à partir du moment où ils expliquent et définissent le parcours de l'identité pour susciter chez le spectateur le sentiment d'un

compagnonnage reflété par l'amitié du filmeur pour ses personnages. Celui-ci s'ingénie à explorer les « coulisses » (le réduit dans la cordonnerie de Léon), le lieu où le sujet s'expose dans ses talents (Guillaume, Bernard, Philippe) ou la scénarisation des rituels (Daniel), efflorescence de leur vérité.

Le spectacle de l'existence n'est ainsi abordé qu'à la marge : on ne perçoit que des fragments des interviews de Philippe Labro, du spectacle de Bernard Crombey ; la boulangerie de Guillaume n'est que brièvement documentée, tout comme l'activité de ressemblage, parce que là n'est pas l'essentiel. C'est dans les brefs relâchements de l'attention, les infimes rétentions ou les petits blocages, que surgit l'être, rendu à sa liberté, pour une épiphanie du court instant.

La caméra est par nature attentionnée – et il n'est guère qu'un Philippe Labro, en flagrant délit de narcissisme, pour professer que le filmeur, par sa présence, perturbe le naturel des collaborateurs –, puisqu'il s'agit non d'embaumer mais, plus humblement, de garder trace, d'enregistrer avec considération la façon dont le sujet choisit (ou non) de s'accorder avec son existence. Le cinéaste met en place les conditions d'un échange, au sein duquel l'individu est partie prenante du processus de filmage, intimement respecté dans son droit de ne pas apparaître à l'image (la vieille dame de la cordonnerie) ou de mettre fin à l'aventure (Jacquotte souhaite, après 2009, que ses visites au grenier ne soient plus filmées). C'est l'amitié qui engrène la démarche, qui escorte la fébrile installation de Guillaume dans sa nouvelle boulangerie ou jubile devant la consécration de Bernard, au festival d'Avignon.

L'abandon de la fiction ne vaut pas renvoi du cinéma. Le réel permet les pas de côté qui permettent de saisir l'essence de cet art. C'est ainsi que Cavalier lance à une Jacquotte un peu altière, lors de sa descente de l'escalier : « Jacqueline, tu es la meilleure actrice que j'aie jamais eue ! » ■

Baptiste Roux

PREMIERE

SIX PORTRAITS XL

Alain Cavalier au sommet de son art

Le filmeur Alain Cavalier dresse le portrait intime d'hommes et de femmes dans la force de leur quotidien. Des moments de grâce à l'état pur.

Il y a d'abord Léon le cordonnier. Dans sa petite boutique parisienne, chaque épaisseur de chaussures en attente, de documents non classés, d'outils plus ou moins usés, sont autant de sédiments d'une vie passée là, à briquer du soulier. Après 46 ans de bons et loyaux services, Léon ferme boutique. C'est la retraite. Cavalier est là, saisit au plus près les derniers gestes, pour faire surgir une vérité. Une vérité presque magique. Léon est un héros du quartier. Son énergie positive est suffisamment communicative que l'on soupçonnerait presque les clients d'abimer exprès leurs chaussures pour justifier un passage chez lui

Guillaume, lui, est plus jeune, plus ambitieux. C'est un boulanger qui ferme son commerce pour en ouvrir un autre, plus grand avec une future clientèle plus bourgeoise qu'il faudra flatter de son talent « pâtissier ». Autour de Guillaume et son nouvel espace encore vide, il y a femme et enfants. La pression est énorme, le temps manque, mais le savoir-faire et l'envie de réussir sont plus forts. Alain Cavalier le discret, depuis longtemps délesté des contraintes pesantes de son métier, observe cette agitation avec un calme olympien et une empathie non feinte.

Vient Jacquotte qui ne peut se décider à bouger d'un iota les souvenirs amassés dans la maison familiale. Cavalier la suit sur 10 ans. La poussière s'accumule, le papier peint se décolle et la perspective de travaux de rénovation angoisse l'intéressée qui, impuissante ; décide de tout stocker au grenier.

Daniel Isoppo, lui est un cinéaste vieux garçon, rempli de TOC qui vit dans sa garçonnière entre ses manies pour surmonter ses angoisses et sa passion pour les jeux de grattage.

Les deux derniers portraits sont consacrés à Philippe Labro en pleine préparation d'Ombre et lumière, son émission sous forme d'interviews introspectives débutée vers 2005 et le comédien Bernard Combre, qui éprouve un spectacle sur plus de dix ans. Ce qui sidère à chaque fois c'est la ténacité du filmeur, fidèle aux rendez-vous qu'il s'est fixé avec ses personnages. Car oui, on peut parler de personnages. Là où la série belge Striptease cherchait le ridicule, le grossier, l'énormité, la faille, le pittoresque, sous couvert du documentaire, Cavalier restitue la pureté de son geste à travers des êtres qui finissent -magie de l'inspiration- par lui ressembler un peu. A moins que ce soit le filmeur lui-même qui se métamorphose. Les derniers mots de ces portraits viennent de Cavalier. Voyant depuis les coulisses partir Bernard sur la scène d'un théâtre, il avoue : « J'aimerais tellement être à sa place ! »

Ces mini épopées procurent un bonheur extra-large.

Thomas Baurez

SIX PORTRAITS XL

On aime beaucoup

Des portraits simples et touchants signés par un grand cinéaste épris du quotidien.

Léon le cordonnier, Jacquotte et sa maison de famille... Des portraits simples et touchants signés par un grand cinéaste épris du quotidien.

Comme le cuisinier cuisine, comme le peintre peint, Alain Cavalier filme. Depuis qu'est entrée dans sa vie une caméra qui tient entre ses mains, il filme chaque jour dans son quartier comme on tient un journal, accumulant depuis un quart de siècle des images, des mots, des gestes et des visages, dont certains se retrouvent aujourd'hui dans les six portraits de cinquante minutes figurant deux à deux au programme de cet ensemble « extra large ». On y rencontre Léon, le cordonnier qui va fermer boutique, et Guillaume, le boulanger-pâtissier qui, lui, va en changer (programme 1). Jacquotte, dans la maison de famille à laquelle elle tient mais qu'il lui faudra mettre en vente, et Daniel, adepte des jeux de grattage aux prises avec ses troubles obsessionnels compulsifs (programme 2). Enfin, l'homme de radio Philippe Labro et l'homme de scène Bernard Crombey, tous deux dans l'exercice de leur art (programme 3).

Chaque portrait rappelle qu'Alain Cavalier en consacra jadis de bien plus courts à des femmes exerçant des métiers manuels : chacun a sa couleur, ses nuances, dans lesquelles le spectateur se fond avec une facilité qui tient à l'art du portraitiste. Une aisance à filmer comme il respire, à saisir de plain-pied ces rencontres tout en les vivant, dans une forme d'immédiateté qui fait la fraîcheur d'un cinéma débarrassé de tout, hormis de l'essentiel. « Filmer la vie, pour moi, met des plumes au plaisir de la vivre », a déclaré Cavalier. Le plaisir que procure cette palette d'émotions est de la même nature : léger comme un oiseau.

François Ekchajzer

SIX PORTRAITS XL

Cavalier s'empare des passions et obsessions de ses modèles et coud sur mesure des portraits poétiques.

Dans ces six portraits documentaires, Alain Cavalier filme en toute discrétion et avec une infinie délicatesse des fragments de vie de personnages hauts en couleur.

Alain Cavalier, dont les films, depuis une quarantaine d'années, se situent au croisement du documentaire, de l'autofiction et de la fiction (*Thérèse*, *Pater*, *Le Filméur*, *Irène*, *Le Paradis...*), renoue avec le dispositif mis en place de 1987 à 1991 dans ses

24 portraits - il y suivait des femmes qui travaillaient manuellement, d'une matelassière à la romancière Beatrix Beck.

Ces six nouveaux portraits d'une cinquantaine de minutes, qui sortent par paires, mettent souvent la main sur des moments charnières. Ainsi découvre-t-on Léon le cordonnier, vedette de son quartier au caractère bien trempé, alors qu'il ferme sa boutique, ouverte depuis 1945, en 2006. Ou encore Guillaume, boulanger parisien qui rachète un commerce à Rueil-Malmaison (et se chamaille toujours avec sa compagne). Entre 1995 et 2009, Cavalier est allé dans la vieille bâtisse familiale de son amie Jacquotte, restée identique depuis son enfance et qu'elle revisite chaque été avec nostalgie, jusqu'à sa transformation en appartements. Daniel, vieil ami du cinéaste accro aux jeux à gratter

et rongé par des T.O.C., repense quant à lui à sa carrière de cinéaste avortée. Le journaliste Philippe Labro, lui, enchaîne trois interviews à la suite avec le même appétit qu'à ses débuts. Bernard Crombey, enfin, comédien vu chez Cavalier (*Le Plein de super*, 1976), joue pendant près de dix ans la même pièce, qu'il a montée. Dans chaque portrait, le cinéaste prend soin de laisser des apparitions furtives qui ne manquent pas de sel (comme cette cliente qui sort, hors champ, une blague graveleuse au cordonnier Léon). Avec ses

ficelles à lui (des gros plans sur les mains cabossées du touchant cordonnier ou sur celles de Guillaume, émerveillé comme au premier jour par l'émulsion

Des portraits qui saisissent, l'air de rien, des mutations profondes.

d'une ganache), Cavalier s'empare des passions et obsessions de ses modèles et coud sur mesure des portraits poétiques qui saisissent, l'air de rien, des mutations contemporaines profondes (la disparition des petits commerces, la crise du logement...). Reste le sentiment étrange d'avoir tissé une complicité avec ce beau monde par-delà l'écran. ● JOSÉPHINE LEROY

• d'Alain Cavalier
Tamasa (1h44, 1h41 et 1h43)
Sortie le 17 octobre



SIX PORTRAITS XL

Six preuves d'amour d'Alain Cavalier à ceux qu'il filme au quotidien

Léon dans Six portrait XL d'Alain Cavalier

« Six portraits XL » fait partager des moments intimes d'inconnus que le réalisateur Alain Cavalier connaît et apprécie.

La tendresse du cinéaste affleure constamment dans sa façon de filmer.

Ces gens du quotidien, Alain Cavalier donne vraiment envie de les rencontrer.

Alain Cavalier aime les gens et adore les faire aimer.

Un cordonnier, un boulanger-pâtissier, une amoureuse de sa maison d'enfance, un passionné des jeux de grattage, un acteur et un journaliste partagent une tranche de leur vie avec le cinéaste.

Le spectateur se laisse emporter par leur passion pendant cinquante minutes qui l'emportent hors du temps. 20 Minutes explique ce que ces films ont d'exceptionnels.

La magie de l'intime

Alain Cavalier a le sens de l'intime. Il se glisse comme une petite souris malicieuse dans la vie de celles et de ceux qu'il filme. Sa bienveillance donne envie de mieux les connaître. On se sent entre amis en leur compagnie. On rêve que le joueur fasse fortune et que l'acteur attire un public nombreux.

La nostalgie sans passéisme

On partage la tristesse d'Alain Cavalier devant la fermeture d'une cordonnerie de quartier et son chagrin pour une femme contrainte de vendre un lieu riche en souvenirs. Ce qui affleure dans ses films, c'est une tendresse communicative pour ses amis. Les larmes montent doucement aux yeux.

La transmission comme un bonheur

Ce pâtissier parfois bourru qui a su donner à sa fillette le goût de faire de beaux gâteaux est emblématique de portraits célébrant l'universel par le prisme d'expériences personnelles. Le spectateur meurt d'envie de goûter sa ganache au velouté irrésistible. Le bonheur fragile de ces héros du quotidien traverse l'écran pour toucher au cœur.

Caroline Vié

SIX PORTRAITS XL

Du cinéma pur.

A 87 ans, Alain Cavalier reste l'infatigable promeneur de Paris, le capteur d'images étonnantes, le poète de l'air du temps.

Ici, il filme six personnages (en trois programmes de cent minutes chacun).

Pour commencer : Léon et Guillaume. Léon Maghazadjan, cordonnier de son état, officie dans son échoppe pour la dernière fois avant de prendre sa retraite. Guillaume Delcourt, jeune pâtissier, déroule sa nuit à faire des gâteaux qui feront le bonheur des clients dans la journée. Gestes quotidiens, paroles éphémères, éloge du travail d'artisan («On ne sait pas le bonheur qu'on a, de travailler», dit Léon)...

Autrefois, Cavalier signait des films de fiction en 35 mm.

Maintenant, il capte en vidéo une réalité simple et magnifique.

Du cinéma pur.

François Forestier

SIX PORTRAITS XL

«6 Portraits XL» ou les belles rencontres

Cela commence avec un vieux cordonnier et un jeune boulanger. On dirait une fable, et c'en est une en effet, même si entièrement tissée de réalité.

En accompagnant les derniers jours derrière son établi du savetier arménien prénommé Léon, en entrant dans le quotidien de Guillaume, artisan méticuleux qui avec femme et enfant prépare et accomplit le déménagement de son atelier et de son commerce, ce sont d'étonnantes aventures qui s'entrebâillent.

Aventures «de proximité» comme on dit. Celle du rapport avec les habitants du quartier lorsqu'ils réalisent que celui qui répare leurs chaussures s'en va, et avec lui un peu de leur histoire, et de leur présent.

Celle du déploiement d'énergie, d'exigence, de savoir-faire qui ne concerne pas, loin s'en faut, que farine et levain, sucre et œufs pour que vive un lieu de travail, mais où il va de soi qu'existe aussi ce qu'on peut appeler une morale. Et même une vision du monde. Jacquotte, qui ne se résoud pas à abandonner la maison de son enfance.

Viendront ensuite Jacquotte et Daniel, deux obsessionnels hantés par leur passé et composant à leur manière un rapport à aujourd'hui où humour, mélancolie et folie plus ou moins douce sont accueillies avec le même respect, le même étonnement fraternel par Alain Cavalier, filmeur en solo mais sûrement pas solitaire, et sa petite caméra.

Puis deux hommes de spectacle, au plus loin l'un de l'autre, une vedette du showbiz informationnel, Philippe (Labro) et un acteur-auteur-dramaturge, Bernard. L'un est une manière de superspécialiste de l'interview télévisuelle pour heures de grande écoute. L'autre, sur une petite scène de Beauvais, réinvente chaque jour, chaque soir, pour lui et pour des spectateurs qui semblent toujours au rendez-vous, le théâtre lui-même.

Bernard, ou le théâtre dans la peau/image extraite du dossier de presse

On pourrait gloser des heures sur chacun de ces portraits, les traces du temps, les objets, les gestes, les intonations de voix, les histoires inscrites dans la peau, dans les rides, dans les silences.

Jean-Michel Frodon

bref

SIX PORTRAITS XL

Cavalier n'en finit pas de nous faire rêver.

Comme chaque nouvelle œuvre d'Alain Cavalier constitue un événement, que dire de la sortie de ces 6 "portraits XL", c'est-à-dire des moyens métrages de 50 minutes chacun, distribués en 3 programmes de 2 films les 17, 24 et 31 octobre ? Tamasa est à l'initiative de cette distribution qui perpétue les premières séries de portraits du "filmeur" et se tourne vers Léon, Guillaume, Jacquotte, Daniel, Philippe et Bernard. Certains sont de parfaits anonymes, d'autres beaucoup moins, mais la méthode, unique, de Cavalier n'en finit pas de faire des merveilles...

/// [En savoir plus](#)

ANOUS PARIS

SIX PORTRAITS XL

Alain Cavalier filme toujours la vie comme personne.

●●●●●
documentaire **Six portraits XL :**
2 Jacquotte et Daniel

D'Alain Cavalier, avec Jacquotte et Daniel. Durée : 1 h 41.

© Tamasa Distribution



Alain Cavalier poursuit sa série de longs portraits et part à la rencontre de Jacquotte, une vieille dame qu'il filme depuis quinze ans, et qui tous les ans revisite la maison de

son enfance et les souvenirs qui vont avec, dont elle refuse de se séparer. Mais on suivra aussi Daniel, ancien réalisateur "toqué", passionné de jeux de grattage qui doit vérifier dix fois s'il a bien fermé sa porte, dans cette touchante exploration de l'humain livrée par un cinéaste du sensible (*Irène, René, Pater, ou Thérèse*), qui à 87 ans, filme toujours la vie comme personne._



SIX PORTRAITS XL

C'est ça, la magie Cavalier.

A 85 ans, le portraitiste Alain Cavalier n'a pas encore dit son dernier mot. Son producteur attitré Michel Seydoux a condensé six portraits extraits du journal filmé que le cinéaste tient depuis vingt-cinq ans. 6 x 49 minutes de son regard affuté et amusé sur le monde qui l'entoure et qui seront distribués en salles en 3 parties de deux portraits.

Comme à son habitude Alain Cavalier aborde le cinéma sans le cacher. Il commente ce qu'il filme, il se laisse apercevoir dans le reflet d'un miroir, comme un enfant à qui on viendrait d'offrir sa première caméra. De cet enfant le cinéaste a toujours l'émerveillement de chaque nouvelle chose qu'il découvre en allant à la rencontre de ces hommes et femmes dont les drôles de vies le passionnent.

Il y a d'abord Léon, le cordonnier bien aimé, la star du quartier, qui surprend ses habitués en annonçant un jour par une petite affichette son départ en retraite. Car oui, les clients se bousculent encore par dizaines pour réparer les semelles de leurs vieux souliers en cuir qui s'entassaient dans la minuscule boutique de Léon. Il est Arménien et a un caractère bien trempé, à l'inverse du discret Cavalier. Pourtant comme un deuxième film dans le film, les deux hommes se lient d'amitié, sous les yeux du spectateur.

Après que Léon a fait ses adieux en mangeant ému une part d'un énorme « gâteau chaussure » confectionné par ses proches, Guillaume, le second sujet des Six Portraits XL, se prépare à ouvrir sa nouvelle boulangerie. Guillaume travaille de quatre heures du matin à sept heures du soir pour réaliser son rêve d'excellence.

Il y a ensuite Jacquotte qui fait sa ronde annuelle dans la maison de ses parents remplie de souvenirs dont elle refuse catégoriquement de se défaire, Daniel, obsédé par le ménage qui a renoncé au cinéma et est devenu accro aux jeux à gratter, Philippe, l'hyper actif du PAF qui enchaîne les interviews, et enfin Bernard, acteur et ancien camarade de Cavalier sur *Le plein de super* et *Libera me*, qui prépare désormais un seul en scène au théâtre.

Cavalier rend compte avec délicatesse et bienveillance du quotidien de ceux qu'il filme, comme il l'avait fait auparavant dans *Vies*. En filmant avec simplicité les « petites choses » le réalisateur nous communique son plaisir de cinéaste. Pourquoi Léon, Guillaume, Jacquotte et les autres, ces parfaits anonymes nous apparaissent-ils soudain si attrayants ? C'est ça, la magie Cavalier.